

CANAL IPSY

Bimestriel
3,05 e

L'errance urbaine



La mise en scène du
sujet S.D.F.
dans son discours.

Valérie COLIN

Fait d'hiver :
La mise en scène du S.D.F.
dans la presse.

Valérie BERTRAND

Fonction psychique de la manche
pour des sujets S.D.F. :
Entre scène et mise en scène.

Grégory CHARRETON

Et vos rubriques...

Agenda

Recherches en cours

Marie-Ange PÉRIÉ

AGENDA

CEFFRAP

CERCLE D'ÉTUDES FRANÇAISES POUR LA FORMATION ET LA RECHERCHE ACTIVE EN PSYCHOLOGIE

3 PLACE ÉDOUARD RENARD 75012 PARIS
TÉL. ET FAX : 01 43 40 16 09
e-mail : ceffrap@libertysurf.fr

SÉMINAIRE RÉSIDENTIEL «VAUCRESSON» À MARLY-LE-ROI

Dates : du mardi 16 au samedi 20 juillet 2002 (en internat)
Lieu : INJEP - Parc du Val Flory
11, rue Paul Leplat - 78160 Marly-le-Roi

Ce séminaire qui, depuis de nombreuses années avait lieu à Vaucresson, se tiendra désormais à partir de juillet 2002 à Marly-le-Roi, d'accès très facile depuis Paris. La session résidentielle, comme tous les dispositifs proposés par le C.E.F.F.R.A.P. offre aux participants l'occasion d'un travail psychique personnel, qui vise à éclairer les effets de l'inconscient dans les situations groupales et institutionnelles. Des règles précises rendent possible l'élaboration des processus qui se déroulent dans de telles situations.

Les caractéristiques de la session sont les suivantes :

- Sa durée est de 5 jours (du mardi 16 juillet au matin au samedi 20 juillet au soir).
- Le dispositif est construit sur une alternance de séances de psychodrame en petits groupes (avec deux analystes du CEFFRAP) et de séances plénières où seule la parole est requise (séances réunissant l'ensemble des participants et des analystes de la session).
- Les participants vivent sur place pendant la durée de la session : ce dispositif instaure d'une part une coupure avec la vie quotidienne, et confère d'autre part aux temps «hors séances» une place spécifique dans l'ensemble du processus de groupe.

Psychanalystes prévus :
Michelle Claquin, Josette Frappier, Blandine Guettier, Philippe Héry, Olivier Nicolle, Nadine Vander Elst.

Conditions d'inscription :
Employeurs : 1.210 € (7.900 F) par personne. Particuliers : 870 € (5.500 F) hébergement et repas compris. Des réductions peuvent être accordées sur demande justifiée.

Saison 2001/2002

ELYPHY et le BDE psycho Prat' présentent

«Les mardis du Café Psycho»

9 Avril 2002 à 19 h 30

«L'interculturalité : obstacle à la thérapie»

au café «République» place de l'hôpital 69 002 Lyon

Canal Psy rappelle à ses lecteurs que les articles provenant des professionnels ou des étudiants de troisième cycle sont les bienvenus.

N'hésitez donc pas à nous contacter !

La rédaction

SOCIÉTÉ INTERNATIONNALE DE PSYCHOPATHOLOGIE
DE L'EXPRESSION ET D'ART-THÉRAPIE (S.I.P.E)
C.M.M.E - CENTRE HOSPITALIER SAINTE-ANNE
100 RUE DE LA SANTÉ
75674 PARIS CEDEX 14

Président d'honneur : Dr C. WIART
Président : Dr Guy ROUX
27 rue du Maréchal Joffre - 64000 PAU
Tél et Fax : (33) 05 59 27 69 74 - E-mail : sipearther@aol.com
Secrétaire Général : Jean-luc SUDRES

«Art et inconscient : Quelles thérapies ?»

7^{ème} Rencontres du CIPA Sud Ouest avec le soutien de la
SIPE et du laboratoire GSK.
Le 23 Mars 2002 au Musée de Cahors.

Information : Tél : 05 65 22 08 90 - Fax : 05 65 22 32 22

«L'empreinte, la trace, la marque».

Symposium International CERIC - SIPE.
Chambéry (France) du 31 Mai au 2 Juin 2002.

Information et Proposition de Communication :
Prof. J.M. Barthélémy, Université de Savoie
Dpt de Psychologie, BP 1104, F-73011 Chambéry Cedex.
Tél : 04 79 75 83 21 - E-mail : barthelemy@univ-savoie.fr

«Handicap, Art et Culture».

Forum organisé par l'Institut Informatique Sud-Aveyron (2isa)
en collaboration avec l'Institut de Garches et la SIPE.
Millau (France) le 6 et 7 Juin 2002.

Information et Proposition de Communication :
2 isa, 32 avenue de la République
BP 120, F-12102 Millau Cedex.
Tél : 05 65 61 44 00 - E-mail : info@2isa.com

CENTRE INTERNATIONAL DE PSYCHOSOMATIQUE RECHERCHE. FORMATION. ÉDITION

Directeur : Prof. M. Sami-Ali
Directeur Adjoint : Sylvie Cady

COLLOQUES :

- Journée du CIPS : Relaxation et psychosomatique, le 22 juin 2002 à Paris
- Journée Psychomotricité et psychosomatique, le 11 janvier 2002 à Paris
- Table ronde : Médecine et psychosomatique, le 24 mai 2002 à Paris

VII^{ÈME} COLLOQUE INTERNATIONAL DE PSYCHOSOMATIQUE Thème : «Psychosomatique : nouvelles perspectives»

Le Centre International de Psychosomatique en collaboration avec le
DU de psychosomatique à Toulouse, organise un colloque
international de psychosomatique à Damas (Syrie).

**Lundi 6 mai et Mardi 7 mai 2002
au Centre Culturel Français**

Avec la participation de : Prof. M. Sami-Ali, Prof. L. Schmitt, Prof. J.M. Gauthier, S. Cady, S. Bertolus, Dr. P. Boquel, D. Bosom, A. Gatecel.
Inscription au colloque : 600 F.

Pour tous renseignements et inscriptions s'adresser au C.I.P.S.
56, avenue Mozart, 75016 Paris - Les mardi, jeudi et vendredi.
Tél : 01 42 30 99 41 - Fax : 01 45 20 28 75 - e-mail : c.i.p.s@free.fr

L'errance urbaine

La mise en scène du sujet S.D.F.
dans son discours.

VALÉRIE COLIN p. 4

Fait d'hiver : La mise en
scène du S.D.F dans la presse.

VALÉRIE BERTRAND p. 8

Fonction psychique de la
manche pour des sujets S.D.F. :
Entre *scène* et *mise en scène*.

GRÉGORY CHARRETON p. 11

Recherches en cours
MARIE-ANGE PÉRIÉ p. 14

Édito

L'errance urbaine s'impose constamment dans nos vies de passants citadins, par ses présences oubliées dans les lieux publics, par les scènes quotidiennes que ses acteurs animent, par sa violence étrangère et pourtant si commune.

C'est par la mise en scène du Sans Domicile Fixe que les auteurs abordent la question de l'errance urbaine. Mise en scène dans les discours, dans les actes. Les mots deviennent parfois scènes d'un soi-même mis dehors, d'autres fois, résonances de nos représentations collectives. La rue se transforme en théâtre de l'espace psychique, théâtre de l'intime.

Théâtre photographié par l'illustrateur, au gré de ses balades en ville, balades qui se différencient de l'errance par les rêveries qu'elles permettent...

Et dans ce numéro, une nouvelle rubrique : celle des «Recherches en cours». Elle débute avec une réflexion sur l'humour en lien avec la recherche et la psychanalyse. Nous espérons qu'elle vous donnera envie de publier «autour de vos recherches» !

Bonne lecture.

Noëlle D'ADAMO

DOSSIER
L'errance urbaine

LA MISE EN SCÈNE DU SUJET S.D.F DANS SON DISCOURS

VALÉRIE COLIN*

L'analyse du discours du sujet SDF est une méthode possible pour appréhender certaines problématiques psychiques du sujet comme celle de son lieu d'habitat interne. Le discours s'offre au sujet comme un nouvel espace à investir à la manière dont il investit d'autres espaces comme celui de la rue ou encore celui du groupe : espace scénique avec des conditions de figurabilité qui sont les règles de la syntaxe par exemple et les figures de style. Aussi, l'analyse du discours pose la question de l'accordage entre le sujet de l'énonciation «je» et le sujet de l'énoncé, celui qui parle.

La forme du discours : un discours à l'image de la circulation motrice dans l'espace de la rue.

Je rencontre Jean qui accepte de témoigner de son expérience de la rue dans le cadre de ma recherche doctorale en psychologie clinique. Jean est fréquemment présent dans le local éducatif lors des permanences d'accueil, mais il n'a que rarement le temps de rester. Lors de l'entretien enregistré que nous avons, il me donne la sensation de rebondir sur mes questions, il s'y cramponne autant qu'à son regard. La forme de l'entretien est à mettre en lien avec la difficulté de Jean à rester sur place, à attendre et à sa nécessité de bouger (« il faut que je bouge » dit-il souvent). Jean présente une énergie excessive à parler, à se déplacer « à faire le tour » comme il le dit. Il passe du coq à l'âne. La forme de l'entretien montre la nécessité d'un balisage du discours en butée sur des points fixes comme s'il cherchait à restituer des points de cramponnement (I. HERMANN, 1972).

Extrait 1 (Jean) :

-Vous n'aviez personne qui pouvait vous héberger, vous aider à retrouver votre logement ? Vous aviez un logement à l'époque ? (lui demandais-je)

-Oui, oui, j'avais un logement, mais vu que, le logement où j'étais, hein ?

-Oui

-Vu que j'avais plus la clé

-Oui. Mais votre propriétaire pouvait peut-être vous en refaire une ?

-Oui, mais non, mais il était jamais là. Il partait le matin, par exemple à huit heures, hein, et quand il partait le matin à six heures, il disait : «non, j'ai pas le temps, j'ai pas le temps», résultat, on m'a laissé tombé (il siffle), pis résultat,... Dedans y'avait mon permis, j'avais tout hein, tous les papiers. Ma carte d'identité, mon numéro de sécurité sociale, mes trois carnets de chèque. J'vous dis franchement. Et, bien, depuis, euh, je les ai jamais récupérées et c'est pour ça que je venais voir l'éducateur, il dit «j'm'occupe de tout» avant c'était Hervé. J'vous dis franchement.

-Hum

-Hervé m'donnait cinquante mille, hein, i'm'donnait cinquante francs, alors, hein, si c'est pour qu'i 'donne

cinquante francs, pis revenir le lendemain, c'est la même chose, alors quand vous avez cinquante francs, qu'vous avez acheté du lait, du pain, et un morceau de viande, eh bien, au bout de ça y'a plus rien. Et en calculant bien, c'est ça. Parce que moi j'habitais au fond de au fond d'une cour, normalement j'en mange pour 250 g, mais quand vous avez pris vos 250 g, vous savez le prix que ça vaut.

-De quoi preniez-vous 250 g?

-Eh ben, de la viande !

Le discours (après analyse syntaxique) de plusieurs personnes S.D.F contient **des figures de styles récurrentes** telles que : «moi je», l'utilisation des auxiliaires avoir et être, l'isolation dans la phrase du «je» et le discours rapporté. Les objets rattachés à «moi» sont des représentants de la famille : oncle, père, mère, femme, fille, fils. Le sujet de l'énonciation est renforcé par de nombreux verbes pronominaux et par les attributs possessifs (mon, ma, mes), ce qui donne l'impression de ne plus trouver le sujet dans la phrase. C'est par la groupalité de mots et par l'organisation des liens entre ces mots (la syntaxe) que l'on repère le sujet. Les relations du sujet aux mots se font de manière périphérique, comme s'il s'enveloppait des mots dans la couverture de la phrase.

La forme «moi je» est très fréquente dans l'énoncé. «Moi» est accolé à «je», la place du sujet de l'énonciation est redoublée dans une tentative d'accoler le sujet de l'énonciation au sujet de l'énoncé. "Moi je" réconcilie le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé, pour recoller cette partie toujours perdue. **Le moi n'est pas un moi de gestion de la conflictualité mais un moi imaginativement unifié.** Après la parcellisation dans le discours, il y a un effet de recollement entre "je" et "moi". "Moi" est également distancié du "je" dans les expressions les plus fréquentes comme : chez moi, à côté de moi, avec moi, c'est moi qui, derrière moi. Ces expressions positionnent le "moi", le situent dans le contexte.

Le discours rapporté direct est très fréquent dans le discours des personnes S.D.F. Cette forme d'appropriation du discours de l'autre prend une place dans l'espace de la parole de la même manière que le sujet rapporte concrètement des choses des autres (ordures, papiers, etc.) Par le discours rapporté, le locuteur distribue des rôles d'énonciateur ou d'auditeur à des personnages qui seront momentanément responsables de paroles ou d'action de paroles. D'après D. VINCENT et S. DUBOIS (1997), le locuteur renvoie à l'informateur, l'énonciateur est le responsable du discours rapporté, le destinataire fait référence à celui qui a écouté le discours original.

*Docteur en psychopathologie et psychologie clinique, Université Lumière Lyon II.

Quant à l'intervieweur (le chercheur), il est l'interactant du locuteur. Enfin, l'acteur du discours cité est le personnage qui fait l'action présentée dans l'énoncé rapporté. **La mise en scène des acteurs** (je, tu, il, moi, me, mes parents, ma fille, ...) **correspond à la mise en scène des figures groupales dans les groupes S.D.F.** Le sujet est mis en relation avec d'autres locuteurs-personnages, ces relations sont actualisées pour le chercheur (l'interactant). Le discours rapporté est utilisé par le locuteur pour qu'il se mette en scène au moins aussi souvent qu'il le fait pour autrui, comme l'illustre Jean.

Extrait 2 (Jean) :

«Il m'a dit «qu'est-ce que tu tiens?», j'ai dit «bein, je tiens ma sacoche», il dit «tu peux la tenir longtemps...»».

Jean est le locuteur et le destinataire du discours rapporté de l'énonciateur «il». Il actualise le discours d'un autre dans une mise en scène pour l'interactant (autrement dit, pour moi qui l'écoute). De même qu'il rapporte le discours d'un autre, il se met lui-même en position d'énonciateur et rapporte son propre discours pour se mettre en scène.

L'utilisation du discours rapporté comporte deux stratégies, l'une du dédoublement du locuteur et l'autre de son effacement au profit d'une groupalité de personnages. L'effacement du locuteur est en même temps une prise de distance à l'égard d'un «corps étranger» que constitue son propre message, le message d'un autre ou le sien. Lorsqu'il s'agit de son propre discours, l'effacement laisse place au dédoublement, le locuteur se distancie de son propre discours en en faisant un objet détaché dans un objectif de réappropriation secondaire (à l'image des extraits d'entretien de Marc).

Extrait 3 (Marc) :

«Moi je m'suis dit «quand on se met au chômage, on a droit au chômage»».

Extrait 4 (Marc) :

«Quand je m'suis réveillé, j'dis «où je suis ?», je voyais l'infirmière à côté de moi toute en blanc, je dis «où je suis ?»».

Cette réflexivité du «je me dis» pourrait être le self-talk selon E. GOFFMAN (cité par D. VINCENT et S. DUBOIS, 1997) or les propos s'adressent à un interlocuteur. Il ne s'agit plus d'une réflexion pour soi, d'un monologue intérieur, mais plutôt d'un acte de parole dans lequel «je me dis» devient «je te dis».

Il y a donc un effet d'actualisation et de mise en scène groupale avec l'utilisation du discours rapporté, à la manière de la circulation dans l'espace du groupe et de la rue. Le discours permet de lier les différentes figures de styles dans un tout (phrases et récits de scène).

Le contenu du discours : mise en scène des objets perdus ou volés.

Dans la clinique de la rue, les objets concrets ont une importance à travers les destins de ces objets : possédés, perdus, volés, manipulés, entassés, jetés... Certains objets apparaissaient comme manipulés en tant que traces du sujet lui-même. Dans le discours, nous verrons comment les objets manquants ou perdus sont traités et ce qu'ils symbolisent.

Jean explique son errance dans une quête de ses papiers d'identité et de son voleur (le jeune au berger allemand).

Extrait 5 (Jean) :

-Comment ça se fait que vous faisiez ce tour-là? (lui demandais-je)

-C'était pour trouver le chien, un jeune qui avait un berger allemand, il avait un berger allemand, et un saint Bernard, ça je l'sais. hein? hein?

Jean accorde aussi beaucoup d'importance à la perte de ses clés (Cf. Extrait 1). Ces deux types d'objets sont fréquemment évoqués dans le discours des sujets S.D.F. Paul réalisera son entrée dans un appartement à partir du moment où il a eu les clés en main. Marie, entrée dans son appartement, fait changer la serrure pour posséder ses propres clés. Par les clés, on accède à l'intimité. Marc rend la clé (de son appartement) à sa femme avant de se séparer d'elle. **L'objet devient le Symbole¹ de l'espace psychique privé, une clé du moi et continue de fonctionner comme un Indice². Posséder l'objet ou ne plus le posséder est l'équivalent d'être en lien ou pas avec son monde interne. Mais pour accéder à ce symbole, il faut le posséder, le tenir dans la main, le toucher.** Les clés sont l'Indice de la porte, et permettent le passage entre le dedans et le dehors, entre le privé et public. Pour les sujets S.D.F, cet Indice devient le Symbole même de ce passage, de ce pont psychique permettant l'accès à une enveloppe interne close séparée d'un dehors. **Les Indices clés et papiers d'identité sont soutenus par la chose elle-même par contiguïté réelle et sont équivalents de l'identité subjective et de l'ouverture/fermeture du psychisme.**

Extrait 6 (George) :

«Je travaillais à la bibliothèque, mais y'a plus personne. On m'a piqué ma carte nationale et mon extrait de naissance, maintenant je suis marron ».

L'errance et le surinvestissement de l'espace contiennent un paradoxe à travers la perte des papiers d'identité : fuir et rechercher la chose perdue. Fuir pour garder en soi quelque chose du passé (crypte au sens de N. ABRAHAM et M. TÖROK, 1978), en luttant contre l'angoisse de perte. Une part de l'identité est alors enfouie, non disponible au souvenir, dans un essai d'oubli mais conservée à l'état de crypte, non transformable. Par ailleurs, perdre ses papiers d'identité conduit à un moment où à un autre à les faire refaire. Il est alors question

1- «Je définis le symbole comme étant le signe qui est déterminé par son objet dynamique dans le sens seulement dans lequel il sera interprété». C.S. PEIRCE, 1972, Dictionnaire Encyclopédique des sciences du langage, Seuil, p.115. Dans un souci de clarification, la majuscule sera utilisée pour les termes de la classification de PEIRCE, distinctement de l'utilisation classique des termes d'indice, d'icône et de symbole.

2- «Je définis l'indice comme étant un signe déterminé par son objet dynamique en vertu de la relation réelle qu'il entretient avec lui». C.S. PEIRCE, 1972, Dictionnaire Encyclopédique des sciences du langage, Seuil, p.115.

dans cette perte d'une quête de réinscription face à un vide, à une absence. La recherche d'un objet qui n'a jamais existé mais qui a été idéalisé équivaldrait à la quête d'un fantôme.

Les papiers d'identité sont les représentants symboliques de l'identité du sujet, mais pour le sujet S.D.F, le référent (symbole) est rabattu sur le lien indiciaire. Ne plus avoir sur soi cet objet «carte d'identité» est l'équivalent de ne plus être identifiable pour le sujet S.D.F. Sans l'objet, le sujet est perdu, comme si l'objet était traité comme la chose elle-même. De la même manière, pour George, ne plus avoir d'argent équivaldrait à ne plus avoir de richesse intérieure. L'objet «argent» est pris dans sa dimension matérielle concrète pour figurer l'objet interne.

Extrait 7 (George) :

«Ah, mon argent, c'est tout ! Y'a plus rien, si j'avais de l'argent, j'serai plus ici. Même pas deux cents francs, j'ai rien, même pas cent francs, alors ma retraite, je l'attends toujours (il marmonne) la société générale».

Dans l'espace externe, le sujet cherche le signe qui l'identifierait comme sujet de son espace psychique interne. Dans le groupe, il s'agit de devenir un Symbole, d'être traité comme un Symbole (de la peur, de la dévoration dans une topique groupale). La rue permet de ramasser des Indices et de s'en emplir (objet technique qui contient la trace du symbolique en tant que reste de l'autre dans l'objet abandonné par l'autre)¹. Dans la trace de l'organisation des protagonistes dans les scènes transférées au dehors, persiste la certitude de la présence du sujet. Ce sont les traces de l'absence du sujet qui signent sa présence (couverture, matelas, sacs,...). Dans le discours, les symboles sont utilisés pour se représenter, George se désigne notamment par la croix gammée, utilisant de manière privée un symbole collectif.

Extrait 8 (George) :

-Vous étiez militaire français ? (lui demandais-je)
-Ah, bien sûr, de la race arienne, la croix gammée !

Bibliographie :

- ABRAHAM N., TÖROK M., 1978, 1987, *L'écorce et le noyau*, Flammarion, 480 p.
- ANZIEU D., 1975, *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Bordas, 1981, 234 p.
- AULAGNIER P., 1975, *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 363 p.
- Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, 1972, Paris, Seuil.
- DOUGALL MC J., 1982, *Théâtres du Je*, Paris, Gallimard.
- DUEZ B., 1996, "La construction de l'originaire à l'adolescence", *Cahiers de psychologie clinique*, n°6, pp. 71-84.
- DUEZ B., 2000, "La solitude de l'autre et le transfert topique", *Cahiers de psychologie clinique*, 14, n°1, pp. 67-85.
- HERMANN I., 1972, *L'instinct filial*, Paris, Editions Denoël, 445 p.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.B., 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 525 p.
- VINCENT D., DUBOIS S., 1997, *Le discours rapporté au quotidien*, Nuit blanche éditeur, 148 p.



Les récits de scènes : actualisation des scénarii privés.

Au cours des entretiens, des scènes sont rapportées et répétées, comme si elles ne pouvaient s'élaborer. Jean répète la scène du vol de sa sacoche et de ses papiers d'identité avec la même exactitude trois fois dans l'entretien. George ressasse sur son internement abusif et sur le vol de son argent. Souvent, une date très précise est associée à l'Événement désigné comme déclencheur. D'une part, la scène est répétée dans le discours, mais également dans les faits, puisque, régulièrement, ces personnes se retrouvent dans des situations de vol, de violence ou de perte.

Le «Je» est «un acteur sur la scène du monde, qui, en privé, dans sa réalité interne, assiste à un théâtre plus intime dont le répertoire est secret. À son insu, des scénarios s'organisent, scènes bouffonnes et scènes tragiques **en quête d'un lieu de représentation et d'action**» (J. MC DOUGALL, 1982, p. 10). Je est un personnage multiple et un metteur en scène. J. MC DOUGALL relève deux aspects de l'activité psychique : le cadre ou le lieu où se passe telle scène ; les personnages qui y jouent.

L'occupation de l'espace conduit le sujet S.D.F à privatiser, individuer, subjectiver l'espace collectif par des scénarii privés transférés sur des scènes collectives (la rue, la ville, le discours). La concrétude des coordonnées symboliques (dépôt d'objet, localisation, parcellisation des fonctions et des lieux) fixe un cheminement répétitif et nécessaire dans l'espace et le temps. On observe un parcours régulier et quotidien d'un certain nombre de personnes S.D.F.

1- La transformation passe par l'objet réel, de l'espace externe à l'espace interne (inverse du délire, l'objet vient dedans).

Jean me montre les scénarii qui dirigent son parcours quotidien (cf. Extrait 1 et 2). Son circuit est contenu dans un scénario, il a une finalité qui est de retrouver un agresseur-voleur (le jeune au berger allemand). La ville est utilisée comme support de ce scénario qui vient répétitivement se dérouler sur la scène publique.

D. ANZIEU fait l'analogie entre le rêve et le groupe, «le groupe est l'accomplissement imaginaire de désirs et de menaces» (D. ANZIEU, 1975, p. 53-54). La rue est un espace collectif et, à ce titre, elle comporte un potentiel de figurabilité empreint de celui du groupe. La rue est la mise en dispositif de groupe avec un certain potentiel de figurabilité. Si la ville est une scène publique, la manière d'investir la rue figure souvent un scénario privé.

George a choisi une rue particulière pour dormir, il change parfois de numéro d'allée. La rue de George traverse deux arrondissements de la ville. Il est régulièrement signalé par les citoyens au numéro d'urgence du 115, ce qui permet aussi de le localiser et de suivre ses déplacements dans une même rue. Le choix de cette rue prend sens de manière spécifique pour lui. George se sert du chiffre et collectionne les numéros, de même qu'il explique qu'il a perdu des sommes d'argent : «on a dépensé 80 milliards de mon pognon pour acheter de la morphine».

La ville est un plan, une structure et il utilise cette structure de manière personnalisée : il dort dans une rue et «travaille» dans une station de métro en centre ville. De quel scénario privé son parcours sur la structure globale de la ville rend-il compte ? Il exprime son vécu d'avoir été volé, abusé par sa femme. Il dit une fois «on m'a pris toute ma fortune quand on m'a pas aidé». Il dira aussi que sa femme l'aurait fait interné il y a plusieurs années et qu'elle en aurait «profité» pour lui voler son argent. Mêlé de colère et de délires, le discours de George est difficilement accessible et compréhensible.

La ville serait une scène à la manière des fantasmes originaux, comme la rue serait un scénario à la manière du fantasme individuel². Les fantasmes originaux sont des structures formelles (archétypiques au sens étymologique), mais elles sont spécifiées et personnalisées pour chacun. B. DUEZ fait la différence entre un scénario et une scène, pour lui «les fantasmes originaux ne sont pas des scénarii qui développent une histoire, ce sont des SCÈNES : ils conservent du primaire le temps de l'instant» (B. DUEZ, 1996, p. 73). Nous pouvons comprendre les déplacements des personnes S.D.F comme l'actualisation des fantasmes originaux dans l'agir, où se répète le travail de la séparation convoqué sur la scène groupale. **Les fantasmes originaux sont des organisateurs groupaux contenus à l'intérieur du sujet, or les S.D.F les transfèrent dans la rue.**

Les scénarii privés retransmis dans le discours et agis dans la rue se construisent sur la forme des structures groupales organisatrices. Jean (par sa circulation sus-urbaine) et George organisent leur

parcours, leur cheminement individuellement et différemment sur la base des figures de la rue, sur cette structure potentielle groupale. Ces scènes sont agies dans le groupe, dans la rue, et dans la mise en mots, «susceptibles d'être dramatisées sous une forme le plus souvent visuelle» (J. LAPLANCHE, J.B. PONTALIS, 1967, p. 154).

Toutes ces mises en scène figurent le conflit primordial énoncé dans le contrat narcissique (P. AULAGNIER, 1975), où le sujet est assujéti aux volontés groupales en conflit avec son désir d'être sa propre fin.

Pour conclure, je dirai que la forme du discours rend compte d'une groupalité de figures de styles du discours. Ces figures rendent compte d'une réorganisation scénarisée du discours où le sujet est figuré comme enveloppé par les mots et par le discours rapporté des autres personnages, comme en périphérie de lui-même. Les scènes racontées sont alors actualisées dans le discours dans une mise en scène groupale à l'image du mécanisme de périphérisation topique identifié à propos de l'espace du groupe et de l'espace de la rue.

Le paradoxe de la perte met le sujet dans une tension qui le pousse à la recherche de l'objet perdu et manquant. Les clés et les papiers d'identité fonctionnent comme des Indices de l'identité et de l'espace psychique et sont traités par le sujet comme des Symboles de sa présence subjective. La réalité de la présence de l'objet (clés ou papiers d'identité) appartient à une logique de pensée indiciaire où la perte et la recherche de l'objet réel ont leur importance pour faire le lien avec l'espace psychique.

De même qu'il existe une mise en scène dans la rue et dans le groupe, le discours est empreint de récits de scènes actualisées dans la mise en forme des figures de styles par la syntaxe.

L'utilisation individuelle, subjective des supports collectifs de la rue, de la ville par le parcours singulier, des fantasmes originaux par les scénarii privés appartiennent au même fonctionnement. Aussi la rue devient-elle le lieu du transfert des scènes internes du sujet figurées par la circulation entre les différentes figures de la rue. Le parcours régulier reste ainsi toujours lié à un vécu et à un imaginaire personnel.

Valérie COLIN

Docteur en psychopathologie
et psychologie clinique
Université Lumière Lyon II

2- Par la différence entre fantasmes originaux et fantasmes subjectifs, cf. B. DUEZ, 2000.

FAIT D'HIVER : LA MISE EN SCÈNE DU S.D.F DANS LA PRESSE

VALÉRIE BERTRAND*

L'exclusion: un champ de tensions

Employée de façon absolue, la notion d'exclusion amalgame plusieurs processus sociaux ou situations personnelles en même temps qu'elle en empêche, par euphémisme, la recherche des causes. L'exclusion relève du constat mais ne détient aucun pouvoir explicatif. Générique, elle fournit une image codée, immédiatement perçue, une sorte d'image schème des individus désignés comme tels. On assiste dès lors à une naturalisation de l'exclusion transformant ce phénomène en une notion impossible à transcender (V. BERTRAND, 1996). L'exclusion se déploie dans une dimension macrosociologique, elle est d'abord sociale et la culpabilité en échoit à la crise, au chômage et à tant d'autres coupables sans visage... Dans ce cadre, l'exclu est présenté dans le discours doxologique comme une victime du "système" et son désir d'intégration ou d'insertion n'est pas, en première lecture, sujet à caution. Hors, coexiste, sur la scène publique, une vision toute différente révélée par les arrêtés municipaux réglementant la mendicité fortement médiatisés depuis 1995. Ces arrêtés réactualisent ou pérennisent, par l'emploi même du terme mendicité, des formes anciennes de traitement de la pauvreté en réinscrivant cette dernière dans le champ de la déviance et en sanctionnant certaines pratiques liées à cet état de dénuement (V. BERTRAND, 1991). Ces arrêtés sont révélateurs des enjeux que la notion d'exclusion sous-tend. La question S.D.F nous renvoie à ces enjeux et à ce champ de tensions, elle nous appelle sur les franges de l'extrême et de la contradiction. Loin des discours compatissants sur l'exclusion, cette question nous renseigne sur la manière dont notre société pense ses extrêmes, ses limites et son altérité. Elle constitue, dès lors, un indice précieux pour la compréhension de nos valeurs fondatrices. L'analyse de la mise en discours et de la mise en scène du S.D.F dans les médias, plus particulièrement dans la presse, nous permet d'approcher la "figure" de celui-ci constituée par les représentations formulées à son égard. Substituts de l'espace public (J. HABERMAS, 1978), les médias, tels des caisses de résonance, se font l'écho des représentations collectives formulées sur les objets sociaux.

La presse, un substitut de l'espace public

Tout donné ne fait pas information ou événement. Le tri opéré par le champ médiatique entre les objets sociaux coexistants au sein de l'espace public peut être comparé à un cadre filtrant la réalité. Dès lors l'événement n'est pas ce qui se passe réellement mais ce à quoi nous sommes attentifs, ce que nous pouvons lire à travers notre grille culturelle de décodage, en même temps que ce qui est donné à voir du réel par les agents qui ont le pouvoir de dévoiler ce réel et de discourir sur lui. L'événement n'est pas un fait (E. VÉRON, 1981), il est un produit social construit et pris dans une stratégie discursive. Ainsi, les journaux, tout en polémiquant, inscrivent leur discours dans une même matrice. L'événement médiatique est une crête à la surface de mouvements profonds. Analyser le dire événementiel, c'est accéder au système de catégorisations et de représentations que la pensée sociale produit.

L'exemple de l'événement "vague de froid"

Les S.D.F alimentent les colonnes le plus souvent l'hiver, lors de rigoureuses périodes de froid. L'occasion est ici belle de mettre en scène le froid et ses blessures meurtrières comme un coupable, plus précisément comme le principal coupable des décès. Souvent, le débat rebondit et la polémique s'instaure sur les politiques de prise en charge. Toutefois, les S.D.F ne sont pas qu'un support aux dires du journal. Leur présence dans cet espace d'énonciation et les mises en scène particulières dont ils font l'objet sont révélatrices de la distribution réelle des rôles des victimes et des coupables. A titre d'exemple, nous présentons l'analyse d'un article du Monde relatant "l'errance nocturne de Karim" dans Paris. Cet article, daté du 26 novembre 1998, se situe dans la dynamique du décès, à Toulouse, de Marie-Christine qui avait alimenté la construction, par la presse écrite et télévisuelle, de l'événement.

Nous ne décrivons pas ici en détail notre méthode. Celle-ci s'inspire de la sémiotique telle que l'a définie A.J. GREIMAS (1979, 1986) : une théorie de la signification ayant pour objectif de saisir les conditions de production du sens. Le journal est lui-même un objet sémiotique, doté d'un statut actantiel, d'une compétence émissive, et dont les performances participent à une mise en spectacle de l'actualité qui engage tout le discours social et met en jeu une structure actantielle complexe. Ainsi, la presse tout en offrant du réel en propose une saisie sémiologique. Afin de percevoir les représentations collectives véhiculées par le journal, nous avons étudié la production du sens, les procédures de mises en récit et les pré-supposés sous-tendant les énoncés en relevant les acteurs mis en scène dans le discours, leurs rôles ainsi que le cadre spatio-temporel dans lequel le journal les fait évoluer. Ces éléments permettent de restituer des configurations générales (ou des micro-récits autonomes) fixant le rôle et la place de chacun dans le texte. Nous débiterons l'analyse par la lecture du titre puis nous résumerons les axes centraux de l'article : les acteurs, leurs rôles et le cadrage effectué par le journal.

Portrait de Karim

Les titres

Titre de la «Une»: Cette misère que nous ne voulons pas voir. Le Monde a suivi l'errance de Karim à Paris. Titre de l'article : A Paris, la longue errance nocturne de Karim, sans-abri, par zéro degré. La précocité et la dureté du froid a relancé le débat sur la prise en charge des exclus. La nuit, tandis que le thermomètre affiche des valeurs négatives, Karim erre de la halte Paris-Lyon aux urgences de l'hôpital de la PITIÉ-SALPETRIÈRE. «Je veux la paix, dit-il, je veux un lit».

Dès le titre de la «Une», le Monde distribue au lecteur mais aussi à lui-même un rôle d'acteur. Le "nous" recouvre la totalité de ceux qui ne sont pas exclus et le journal porte l'accusation sur l'indifférence de ce groupe.

* A.T.E.R., Laboratoire de psychologie clinique et sociale, Université de Bourgogne.
Groupe de Psychologie Sociale des Discours.

L'article

Acteurs	Rôles	Cadrage
Karim	Fait la queue, ne sait pas où dormir, mange, retourne à la gare, vole des livres, revend de l'after-shave, vole des cartes, cherche des amis, évite les groupes de sans-abri, essaie de se faire hospitaliser, vole l'épicier, donne une carte, montre ses blessures, remplit une fiche, attend, retourne boire, veut voir un médecin, exhibe son abdomen	Dans la file, grand kabyle, 40 ans, traits taillés au couteau, vin au goulot, ticket contre hachisparmentier, petit local sans fenêtre, sac de l'assistance, regard em-bué par l'alcool, toxicomanie, règlements de compte, frère policier, prison, père condamné à mort, côtes cassées, bas-ton, flic tapé, hall, fond du couloir, cinq sans abri, psychiatrie, tentatives de suicide, chercher à boire, bouteilles, bière, mégots, hall de l'hôpital, vieillard au crâne ensanglanté, expulsion, S.A.M.U. social
L'épicier	Le sermonne, lui donne des fruits	Epicerie arabe, les clients, bière
Le psychiatre	L'examine, appelle le S.A.M.U. social	Très froidement

Mais le quotidien va s'extraire de cette culpabilité en nous signifiant qu'il a «suivi» «l'errance nocturne de Karim». Dès lors, le journal se place en position d'accepter de «voir la misère» et enjoint le lecteur à en faire autant. Ce dernier n'a que deux possibilités, ne pas lire l'article et perpétuer son indifférence ou bien effectuer son rachat en suivant le Monde dans son enquête. Le journal se place dans le rôle du reporter aventureux, prenant des risques afin d'informer mais aussi de former le lecteur à la connaissance de ce monde étrange et misérable. La transformation à l'œuvre dans le discours se centre sur la position du lecteur et le journal sera le responsable d'un «Faire» (le reportage) et d'un "Faire-Faire" car c'est lui qui ouvre les yeux du lecteur. Toutefois, c'est toujours d'une situation dont il est question, en l'occurrence «la misère» et non pas d'individualités. Le Monde, en effet, ne suit pas Karim mais son «errance nocturne». Le personnage, interchangeable, n'est qu'un support sur lequel se cristallisent certains éléments tels le froid, l'errance, la nuit, qui semblent nécessaires à la réalisation du portrait du SDF. Toutefois, cette errance est balisée : elle se constitue d'allers-retours incessants entre deux points fixes et institués dans la prise en charge de personnes à la rue. Enfin, le discours rapporté inscrit le protagoniste dans une normalité de ses désirs : «je veux un lit» et le positionne, pour l'instant, dans un rôle de victime de la vague de froid.

Le Monde débute son article par une description des lieux et de la population. La halte est la première étape du périple que va entreprendre le quotidien dans sa déambulation nocturne. La scène se déroule près de la «gare de Lyon», «sous une voie ferrée», «au bout d'une

rue où personne ne s'aventure». Cette dernière précision transforme les lieux en un endroit peu rassurant fréquenté par les initiés (les sans-abri). Cet espace public devient dangereux par la présence de cette population et l'absence d'individus normalisés. Le Monde informe son lecteur qu'il a pris des risques et qu'il a tenté l'aventure en vue d'informer. Nous retrouvons la stratégie mise à jour dans les titres. Le quotidien épouse le rôle du reporter de la misère et s'inscrit dans la généalogie des journalistes enquêtant sur les «bas-fonds». La population présente se compose de «jeunes errants, toxicomanes, clochards, travailleurs désargentés». Au centre, le quotidien «zoom» sur un personnage : «grand Kabyle de 40 ans, les traits du visage taillés au couteau, se réchauffant au goulot d'une bouteille de vin». Le journal ne dit mot sur la préparation du reportage et sur les prises de contact qu'il a pu nouer antérieurement. L'effet rendu est celui du hasard de la rencontre. Karim sera le personnage sur lequel se greffent les images habituellement véhiculées sur les sans-abri. A ce titre, il va représenter un prototype et son parcours permettra, au lecteur, de connaître le mode de vie de ces personnes. Karim ne sera pas un guide car le Monde le suivra de loin, sans nouer directement un contact avec lui. Des descriptions des lieux fréquentés, de la population rencontrée parsèment le discours mais Karim ne sera jamais interviewé et les extraits de discours rapportés s'apparentent plus à des bribes de phrases ou à un commentaire de la situation qu'à une réelle rencontre.

L'insécurité des lieux est une constante dans le discours médiatique. Après l'épisode de la rue «coupe-gorge», la gare de Lyon est aux prises d'une «armée de visiteurs nocturnes (qui) envahit les lieux». Le Monde insiste sur la transformation des lieux qui s'opère entre le jour et la nuit. Si le jour les espaces sont reconnaissables et occupent un rôle déterminé, la nuit les voit aux mains d'une autre population qui les distord radicalement. Cette dernière est invisible en journée car perdue au sein d'individus normalisés et n'a donc pas le pouvoir de déstructurer ces lieux. La nuit, au contraire, est le royaume de l'étrangeté : «un manchard», «un autre s'endort dans un photomaton, une bouteille à la main», «un voleur», «un vendeur d'after-shave à moitié prix». Les lieux sont ainsi le théâtre d'événements inhabituels auxquels ils ne sont pas destinés. On peut lire, dès lors, un chaos du sens, les espaces et les objets ne trouvant plus leur place initiale ou étant récupérés à d'autres fins (dormir dans un photomaton par exemple). Ce premier constat sur la perte des significations va permettre au Monde d'enclencher un deuxième programme qui aura valeur d'explication. Ce parcours se construit, là aussi, sur les lieux, parsemés de dérives comportementales traduites en terme d'ivrognerie, de toxicomanie et de maladies mentales ou de souffrances psychiques (notamment dans les tentatives de suicide). Le premier espace est la prison que la majorité des sans-abri ont fréquentée, le deuxième est le hall des urgences de l'hôpital. La prison est la sanction à des trafics de drogue, plus généralement à des comportements violents «tapé sur un flic», «sept tatouages «mort aux flics»».

Le journal insiste sur la déviance des personnages par rapport à la loi et aux représentants des forces de l'ordre et injecte, à nouveau, un chaos du sens, les sans-abri, en effet, «éclatent de rire» «à l'évocation du flic tapé» et «vont chercher à boire». Les valeurs partagées par le groupe sont à l'opposé de celles du lecteur et du journal, et le Monde nous transcrit une sous-culture spécifique aux sans-abri violant la loi et ne respectant personne. Le



hall de l'hôpital est aussi le témoin de cette inadaptation, le groupe «boit», «fume» et «crie», «les bouteilles et les mégots jonchent le sol» et la bière circule à flots. Par la présence des sans-abri, le sens des lieux éclate et se dissout. Toutefois, le sens réapparaîtra à la fin de l'article. Karim vient consulter pour une blessure corporelle mais c'est un psychiatre, et non un médecin urgentiste généraliste, qui le reçoit. Par sa présence et son appel au S.A.M.U. social, ce dernier remet les espaces en ordre et leur redonne leur sens initial. Le centre d'accueil est le seul lieu institutionnalisé réservé au groupe de sans-abri et leur départ vers cette destination libère les espaces normalisés de cette présence incongrue et déstabilisante. Redonner une cohérence et une sécurité au paysage urbain n'est possible qu'en faisant disparaître, à la fin du récit, les sans-abri pris en charge par des organismes spécialement conçus pour eux.

Si le personnage de Karim n'est pour le Monde qu'un support à la narration de l'errance nocturne des sans-abri, certaines caractéristiques qui lui sont associées méritent d'être relevées. Tout d'abord, le journal le désigne comme kabyle sans préciser sa nationalité (il pourrait être d'origine algérienne mais Français). C'est la différenciation physique qui est ici mise en scène et le quotidien insiste sur la taille, l'apparence et les traits du visage. «Les traits taillés au couteau» connotent une impression de dureté et le terme «couteau» celle d'une violence sourde. Les conduites déviantes rythment le parcours. Karim vole mais de façon maladroite et se fait repérer puis réussit dans un deuxième temps son larcin, un piètre butin de cartes postales. Il revend de l'after-shave à moitié prix que l'on devine encore volé. Pour le personnage «l'argent n'est pas un problème», ses conduites malhonnêtes peuvent, apparemment, lui en procurer. D'ailleurs Karim a fait de la prison et se trouve sous mise à l'épreuve pendant que son père, lui, a été condamné à mort. Toutefois, les antécédents familiaux ne sont pas, pour le journal, des circonstances atténuantes, loin de là, puisque le Monde insiste sur la profession de son frère, policier à Lyon. La mention de l'argent qui "n'est pas un problème" a des répercussions

plus larges. Sa condition de sans-abri ne serait pas imputable, ainsi, à une situation financière misérable mais à un mode de vie spécifique et à une inadaptation individuelle. Aux délits, d'ailleurs, s'ajoute un parcours de toxicomane ancien et lourd puisque Karim a stoppé les drogues dures en abusant, encore aujourd'hui, de drogues douces. Mais Karim est aussi un homme qui trahit ceux qui l'aident. L'épicier en est un exemple frappant. La réponse au don de fruits sera le vol de la bière et Karim, par ce geste, rompt la chaîne de l'échange et de la solidarité. Celui-ci se rattrapera en laissant une carte sur le comptoir, preuve de son comportement incohérent. La figure de Karim est celle d'un homme perdu. Cherchant un lit, mais bousculant les cadres de toute prise en charge, le portrait dérive vers l'inadaptation, les troubles du comportement et s'achève par le tableau psychiatrique attesté par la présence du médecin.

Récapitulatif

L'événement de la vague de froid a permis à la presse de dresser des portraits de S.D.F. Ces derniers, fort éloignés d'une figure de victimes, méritant compassion et pitié, mettent en scène des hommes dont l'asocialité est prégnante. L'inadaptation, la pathologie mentale, les conduites addictives, l'oisiveté mais aussi l'abject rythment les parcours figuratifs. Mais le tableau n'est pas complet. Il faut encore y ajouter l'insécurité. Les journalistes disent avoir pris des risques en allant sur ce terrain. Plus encore que la violence physique, c'est la perte des repères normalisés qui apparaît, incarnée par le S.D.F. Sa mise en scène nous renvoie à une problématique de l'espace public, plus précisément au désordre, non-sens et contre-sens qui se révèlent par la seule présence de l'homme sans fixité territoriale. La presse dépeint les S.D.F. dans leur marginalité. Cette stratégie discursive induit deux effets majeurs. Le premier relègue le froid, initialement acteur principal de cette tragédie, au rang d'élément secondaire. Le deuxième annihile toute politisation des énoncés et interdit la formulation d'une polémique sur le rôle de l'état, son action en matière de politique sociale et économique. Dès lors, on assiste, par le cadrage, à une inversion des rôles et les S.D.F., d'abord victimes passives de la vague de froid, se transforment au gré du parcours figuratif en responsables de leurs souffrances. In fine, sur la scène médiatique, ils sont les seuls coupables.

Valérie BERTRAND

A.T.E.R.

Laboratoire de psychologie
clinique et sociale
Université de Bourgogne

Bibliographie :

- BERTRAND V., *Une mosaïque du sens*, Le Croquant, 1996, pp.101-105.
BERTRAND V., «Quel(x) lieu(x) de reconstruction identitaire pour les personnes sans domicile fixe ?», Actes du Colloque international Lieux d'hospitalité : hospices, hôpital, hostellerie, sous la direction d'A. Montandon, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2001, pp. 141-148.
BERTRAND V., «Du vagabond au S.D.F. : Une représentation pérenne de la déviance?», *Journal des psychologues*, n°188, juin 2001, pp. 80-81.
BERTRAND V., *Du vagabond au S.D.F. : Place d'une matrice culturelle et historique dans le processus de formation des représentations sociales*, Thèse de psychologie sociale, Lyon 2, décembre 2001.
GREIMAS A.J., *Du sens*, Paris, Seuil, 1970.
GREIMAS A.J., *Du sens II. Essais sémiotique*, Paris, Seuil, 1983.
GREIMAS A.J., COURTÈS J., *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, Tome 1, 1979, Tome 2, 1986.
HABERMAS J., *L'espace public*, Paris, Payot, 1978.
VÉRON E., *Construire l'événement*, Paris, Minuit, 1981.

FONCTION PSYCHIQUE DE LA MANCHE POUR DES SUJETS S.D.F. : ENTRE SCÈNE ET MISE EN SCÈNE

GRÉGORY CHARRETON*

Une «scène S.D.F.» ?

Certains auteurs considèrent l'adolescence comme paradigme de l'intrication entre scène psychique et scène sociale. Michèle CADORET va même jusqu'à parler de «scène adolescente» (CADORET, 1997). Philippe GUTTON parle lui de «scène pubertaire» (GUTTON, 1991). Confronté à la clinique des sujets S.D.F. du fait de mon travail de recherche, j'ai été amené à me demander s'il n'était pas pertinent de parler de «scène S.D.F.».

Dans cet article, je me propose de mettre au travail cette proposition de «scène S.D.F.» en lien avec le cas d'un sujet que je nommerais Pierre. Au cours de ce parcours de réflexion nous verrons que les notions de scène et de mise en scène permettent la mise en sens du matériel clinique. La mise en scène comporte une dimension d'appropriation de la scène. La scène, au contraire, renvoie à la visibilité de l'espace intime qui se ferait à l'insu du sujet. À partir de cette distinction, on comprendra que l'infans a besoin de son environnement pour entamer un processus d'auto-appropriation lui permettant de se mettre en scène. Accéder à la mise en scène, c'est accéder à la représentation de soi-même et ainsi accéder à la symbolisation.

La «scène S.D.F.» à travers la clinique

Afin de montrer comment cette proposition de scène S.D.F. s'ancre dans la clinique, j'organiserai la lecture clinique du cas Pierre à partir de trois illustrations : scène d'entrée dans le rôle sociale de S.D.F., scène corporelle, scène de la honte. Ensuite, à partir de la présentation de ces trois moments cliniques, je proposerai un certain nombre d'axes de réflexions.

Scène d'entrée dans le rôle social de S.D.F.

Lorsque je le rencontre, Pierre a quarante ans. Son allure et son habillement permettent de l'identifier tout de suite en tant que «S.D.F.» Il revendique son statut de «zonard», de «S.D.F. zonard» et refuse le R.M.I. Il pratique la manche, en s'alcoolisant beaucoup, sur une place lyonnaise centrale et dort dans un lieu fixe dans la rue.

En 1980, lorsqu'il arrive à la gare de P., Pierre a vingt ans. Il vient de passer un an chez son oncle dans une ville de la banlieue lyonnaise. Suite à des désaccords avec cet oncle, il part seul et se retrouve à errer à la gare. Pierre raconte qu'il se met alors à tourner autour d'un groupe de «zonards». Il rejoint un groupe qui affiche sur la scène sociale une identité forte de S.D.F. Petit à petit, après avoir tourné autour de ce groupe, alors qu'il dit ne plus avoir personne sur qui compter, il rentre dans la «zone». La «zone», les «zonards», sont des termes qu'il utilise beaucoup pour définir qui il est.

Scène corporelle

Alors que je le rencontre avec un éducateur, Pierre nous fait part de l'état de ses jambes. Il nous explique qu'il craint qu'il faille l'amputer. Il n'a pas enlevé son

pantalon depuis plus d'un mois. Finalement nous l'emmenons aux urgences. Bien que l'odeur que dégage Pierre nous habite déjà lors du trajet en voiture, c'est à l'hôpital que la scène corporelle prend toute sa dimension. Avec l'éducateur, nous nous installons dans la salle d'attente après avoir confié Pierre au personnel de l'hôpital. C'est en attendant à cet endroit que nous sommes convoqués à la scène que le corps de Pierre offre. Alors que nous nous trouvons pourtant loin et que la chambre où il se trouve est fermée, l'odeur dégagée par les jambes de Pierre envahit littéralement l'espace de l'hôpital. Pierre, de par son odeur, investit l'ensemble du service au-delà même des limites des portes. Nous assistons aux réactions de dégoût du personnel qui sort de sa chambre. Petit-à-petit s'installe en moi la honte de leur avoir amené ce «paquet». Mais c'est la scène finale de cette épisode clinique qui révèle toute l'ambiguïté du rapport au monde de Pierre. Avant de le quitter, nous lui rendons visite dans la chambre où il se trouve. Se présente sous nos yeux la scène de ses jambes nues. L'état de celles-ci après que le pantalon ait été enlevé permet de comprendre à quel point le pantalon de Pierre était littéralement collé à sa peau au point de ne faire qu'un avec elle. Cette scène corporelle est troublante par l'intensité de la confusion qu'elle provoque en moi, contre transférentiellement. En effet, Pierre, bien qu'il soit le centre de cette scène ne manifeste aucune gêne, aucun sentiment. Il est là. Acteur complètement retiré de son rôle, il nous fait vivre à sa place l'ambiguïté de son rapport au monde. Au travers du parcours d'hospitalisation et de cure de désintoxication qui suit cette épisode, petit à petit Pierre se réappropriera certains des affects qu'il nous a fait alors vivre.

Scène de la honte

Le parcours d'hospitalisation de Pierre peut se résumer en deux moments. Le premier temps correspond à la scène que je viens de décrire. Pierre fait alors vivre aux autres la répugnance du délabrement de son corps. Le second se caractérise au contraire par l'utilisation de l'univers très contenant dans lequel il se trouve plongé (suivi psychologique, groupe de parole, etc.) pour se réapproprier des sentiments par rapport à lui-même. Ainsi, plus tard, alors que je le rencontre dans un des lieux de soin où il séjourne, il m'explique qu'il a honte de dire aux autres patients qu'il est S.D.F. Alors qu'il revendiquait ce statut avant d'être hospitalisé, Pierre m'appelle à garder secrète cette part dorénavant plus intime de lui-même. À travers son trajet d'hospitalisation et, par ce biais, la rencontre d'un espace permettant un dépôt, Pierre semble recréer une intériorité.

Les espaces de la «scène S.D.F.»

Les trois aspects cliniques par le biais desquels j'ai choisi de présenter le cas de Pierre participent, malgré leurs singularités, à une seule et même dynamique. En effet, que ce soit par le biais de l'adoption d'un rôle social ou par l'exposition à d'autres de scènes corporelles, c'est le même mouvement de désignation par l'autre qui est sollicité par les sujets S.D.F. De la même manière, l'utilisation de l'analyseur clinique de la honte permet de

* Doctorant en psychologie et psychopathologie clinique sous la direction du Professeur Bernard DUEZ.
Allocataire - moniteur au C.R.P.P.C.

rendre compte de l'utilisation que ces sujets font de l'espace psychique des autres avec lesquels ils rentrent en contact.

Ainsi, les espaces occupés par les sujets S.D.F. ne sont pas seulement des espaces physiques comme la rue. C'est aussi l'espace social et l'espace psychique des autres qu'ils «squattent». La proposition d'une «scène S.D.F.» tente de rendre compte de l'invasion et de la saturation que ces sujets, sans domicile propre à eux-même, effectuent à l'encontre de différents espaces.

Pour ces sujets, l'exposition d'une part de leur intimité dans un lieu collectif passe aussi par le biais de scènes corporelles. Les parties du corps qui sont atteintes de maladies, ou de putréfactions, ne semblent pas leur appartenir. Le sujet ne semble pas «habiter» ces parties qui tombent sur le chemin de son errance. Est-ce que le sujet S.D.F. se représente pour lui-même qu'il a un corps ? Quel investissent le sujet S.D.F. a-t-il de lui-même ? Une démarche clinique auprès de ces sujets nécessite la prise en compte des affects envahissants (honte, urgence...) que provoque dans son environnement l'abandon à la décomposition du corps de ces sujets. Est-ce que ces sujets ne feraient pas vivre aux autres ce qu'ils ne vivent pas eux-mêmes psychiquement ? En effet, les sujets S.D.F. donnent l'impression de ne pas se sentir (leurs odeurs ne les dérangent pas), de ne pas se voir, alors que par ailleurs ils se rendent visibles en convoquant tous les sens de leur environnement humain. Ma proposition de «scène S.D.F.» va de paire avec l'hypothèse que c'est seulement par la scène qu'ils proposent aux passants que ces sujets arriveraient à avoir un retour sur eux-mêmes. La scène sociale et corporelle que ces sujets investissent massivement serait une manière de se représenter par l'autre. Je propose, à ce stade de ma recherche, de comprendre les problématiques psychique des sujets S.D.F. comme recherche d'une scène, prise en charge par d'autres, où immobiliser certains éléments psychiques. C'est ce travail d'immobilisation qui permettrait d'envisager ensuite l'émergence d'un espace psychique différencié.

Ainsi, la clinique des sujets sans domicile fixe serait en lien avec un autre type de domicile, un **domicile fixe «dans l'autre»**. Ce domicile fixe dans l'autre serait ce qui a manqué –ou été trop présent– à ces sujets à certains moments de leur vie. La pratique de la manche par

certaines sujets S.D.F. interviendrait comme une mise en scène sociale de ce défaut de domicile pour permettre l'auto-appropriation de leur espace psychique ? La manche permettrait le passage pour le sujet de la scène à la mise en scène (de la présentation à la représentation de soi) par la métaphorisation en négatif des transactions psychiques, ayant auparavant fait défaut au sujet. C'est parce que la manche permettrait au sujet de se représenter en l'autre qu'elle ouvrirait le sujet à la représentation. La métaphorisation s'opèrerait par le biais d'une matérialisation des échanges sous la forme d'un support physique (l'argent de la manche).

Le rôle de S.D.F. dans l'espace social : un creux pour accueillir certaines problématiques psychiques

Si je propose de parler de «scène S.D.F.», c'est pour tenter de cerner les spécificités des problématiques S.D.F. Une de ces spécificités réside dans un «symptôme social» s'articulant à des symptômes propres aux structures connues de la psychopathologie. Les problématiques psychiques des sujets S.D.F., parce qu'elles s'articulent à la visibilité du rôle social du S.D.F., posent en effet une question importante aux classifications proposées actuellement par la Psychopathologie. En considérant les problématiques des sujets S.D.F. comme expression dans le creux du social de leur souffrance psychique, peut-être serions-nous plus à même d'offrir une lecture psychopathologique proche de la réalité clinique ?

Avec les notions de «modèle d'inconduite» (LINTON, 1977) et de «symptôme prêt à porter» (DEVEREUX, 1977), Ralph LINTON et George DEVEREUX ont formalisé la compréhension des mécanismes d'appropriation subjective de rôles offerts par une société. La modélisation que ces auteurs proposent permet de comprendre qu'un sujet S.D.F. trouve sa place d'exclu parce que celle-ci a sa place dans les modèles de "socialisation" d'une société. Le «S.D.F.» ou, plutôt, la représentation du S.D.F. est donc un objet social, un objet culturel, dont le sujet S.D.F. s'approprierait les contours en lien avec sa problématique psychique (cf. le cas de Pierre cité plus haut). Les désignations de «S.D.F.», «d'exclus», font chez certains des sujets ainsi désignés, l'objet d'une appropriation et d'une auto-désignation dans un mouvement de mise en scène d'une identité sociale. Mais il existe d'autres positions socialement construites (le fou par exemple), qui permettent d'exprimer une souffrance. Ce constat amène donc une nouvelle question : Quels sont les indices qui, dans le fonctionnement psychique de ces sujets, pourrait permettre de comprendre qu'ils utilisent cette position sociale spécifique de S.D.F. pour exprimer leur souffrance ? Pourquoi ces sujets «choisissent-ils ce rôle» de S.D.F. qui accorde autant d'importance à la dimension sociale ?

M'étayant sur la clinique je propose l'hypothèse que les sujets S.D.F. entretiennent un lien fusionnel avec le rôle de S.D.F. Ainsi, à travers le creux offert dans la société par le rôle social de S.D.F., ces sujets trouveraient un lieu où se loger. Autrement dit, les sujets S.D.F. seraient à la recherche, dans leur environnement, d'espaces à même de leur prêter un «domicile» où se localiser.

La problématique de l'originaire, que je me propose à présent d'aborder, devrait nous permettre de mettre en perspective ces questionnements.

Problématique de l'originaire et scène S.D.F.

La problématique de l'originaire se présente comme une des autres pistes théoriques possibles pour se saisir

Bibliographie :

- CADORET M., 1997, «La banlieue : mise en scène des frontières», *Psychologie clinique*, n° 3, pp. 99-106
 CHERKI A., 1997, «Exclus de l'intérieur-Empêchement d'exil», *Psychologie clinique*, n° 4, pp. 109-115
 DEVEREUX G., 1977, *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Gallimard
 GERIN Y., 1997, «L'interrogation du clinicien face à la crise du sujet moderne, son exil intérieur», *Psychologie clinique*, n° 3, 1997, pp. 133-147
 GIBELLO B., 2000, «Errance, exclusion, appartenance –Errance, exclusions et leurs contraires. Place des contenants de pensée culturels, narcissiques et fantasmatiques–», *Champ psychosomatique*, n° 20, 2000, pp. 87-104
 GUTTON P., 1991, *Le pubertaire*, PUF
 KAËS René, 2000, «Réalité psychique et souffrance dans les institutions» (1987), in KAËS René et al., 2000, *L'institution et les institutions –études psychanalytiques–* (1987), Dunod, pp. 1-46
 LINTON Ralph, 1977, *Le fondement culturel de la personnalité* (1949), Bordas
 MAUSS Marcel, 1950, «Essai sur le don –forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques–», in MAUSS Marcel, 1950, *Sociologie et anthropologie*, PUF Quadrige

de l'intrication de la scène psychique et de la scène sociale qui se trouve au cœur de la clinique des sujets S.D.F.

Si j'évoque l'originaire en terme de *problématique* c'est que j'entends spécifier qu'il existe différents niveaux de prise en compte de l'originaire. C'est la prise en compte des différents niveaux de l'originaire qui permet de se saisir de la singularité des problématiques psychiques des sujets S.D.F. A mon sens, deux niveaux de mise en travail de l'originaire s'articulent dans les problématiques psychiques de ces sujets : *Le travail subjectif de l'originaire et le travail de l'originaire dans le champ social*. L'originaire au niveau subjectif correspond au travail de construction et d'appropriation, par le sujet, de ses origines et de l'origine de son statut de S.D.F. mancheurs. Le travail de l'originaire dans le champ social pourrait s'exprimer en terme d'originaire d'un rôle social. La manche est en lien avec tout un passé religieux et à l'histoire de la charité. Une société opère, elle aussi, un travail de reconstruction de l'origine de son fonctionnement.

Sur quels mécanismes profonds se greffe la manche pour avoir toujours fait partie, sous une forme ou sous une autre, du fonctionnement d'une société ? Comment expliquer que ces sujets convoquent autant notre intime ? La problématique de l'originaire permet d'aborder ces questions sous un angle ni entièrement subjectif ni entièrement collectif. L'abord des problématiques psychiques des sujets S.D.F. par le biais des fantasmes originaires permet aussi de se saisir de la clinique des défenses collectives. Bernard GIBELLO par exemple (GIBELLO, 2000, p. 101) évoque des systèmes de défense collectifs contre les fantasmes originaires de castration, d'abandon et de néantisation.

C'est le sentiment d'inquiétante étrangeté que font ressentir les sujets S.D.F. qui permet d'ouvrir la problématique de l'originaire. Les sujets S.D.F. renvoient à la question de ce qui nous relie aux autres humains. Alors qu'ils sont humains, ces sujets suscitent pourtant, de par leurs comportements, la question de leur humanité. Les scènes que ces sujets offrent aux regards des autres semblent renvoyer en chacun de nous à quelque chose de silencieux mais de partagé. Ces sujets ne convoqueraient-ils pas en nous les fantasmes originaires ?

Les fantasmes originaires (séduction, castration, scène primitive) peuvent être entendus comme une manière de se représenter le monde fantôme qui nous relie aux autres et qui permet une vie psychique. L'inquiétante étrangeté que nous font vivre les sujets S.D.F. s'expliquerait par le fait que ces sujets et les scènes qu'ils proposent renvoient à une partie de notre psychisme

normalement tenue en silence en dehors de périodes de crise. On peut penser que le mouvement d'irruption, sur la scène psychique et dans la scène sociale, du fond normalement tenu silencieux par les garants métapsychiques, sociaux et culturels (KAËS, 2000, p. 4) correspond au dévoilement de l'échec du travail de l'originaire. Ainsi, on comprend que si la souffrance de ces sujets s'exprime sur la scène du social, c'est parce que la problématique subjective des sujets S.D.F. est liée au travail de l'originaire. En utilisant la scène sociale, ces sujets tenteraient la construction –ou la reconstruction–originaire de leurs attaches silencieuses au social. C'est la crise que ces sujets traversent qui rendrait visible, sur la scène sociale, des parties jusqu'alors silencieuses de leur psyché.

Le travail de l'originaire mis en place par ces sujets sur la scène sociale viserait à reconstruire les premières formes de transaction du sujet avec l'environnement. La présence importante de la clinique du don chez ces sujets et la notion de *hau* (MAUSS, 1950) permet de dévoiler les mécanismes d'actualisation de l'originaire dans la scène de manche. Le don, et le *hau* qui l'accompagne, viendraient tenter dans la manche de représenter les mouvements d'importations de l'autre en soi qui caractérisent les fantasmes originaires. La technique «d'aller vers», «d'aller à la rencontre» que ces sujets conduisent à mettre en place pourrait ainsi s'expliquer. La manche serait comme le lieu d'une énigme. Qui suis-je pour l'autre ? Qu'est-ce qui me différencie de l'autre ? Comment suis-je rattaché et dépendant des autres ?

La clinique des sujets S.D.F. a beaucoup à voir avec les cliniques de l'exil. L'une comme l'autre sont en lien avec les questions des lieux, de l'errance, de la perte des appartenances groupales et familiales. Les recherches sur la notion d'exil (GERIN, 1997 ; CHERKI, 1997) permettent de comprendre que le travail de l'originaire constitue le premier mouvement d'exil. Alice CHERKI propose en effet de comprendre l'exil comme une étape où le sujet est en quête d'un lieu métaphoriseur dans le social pour subjectiver le déracinement qu'il a vécu. L'échec à trouver ce lieu métaphoriseur met l'exil en suspens. La pratique de la manche semble pouvoir être, pour certains sujets S.D.F., un de ces lieux métaphoriseurs.

En lien avec la perte et avec l'appropriation subjective par reconstruction de cette perte, le travail de l'originaire semble donc directement en lien avec la clinique que je rencontre dans ma recherche. Les pertes liées aux fantasmes originaires surviennent toujours dans le lien à l'autre. La manche, les fantasmes originaires relient le sujet au social.

La problématique des fantasmes originaires s'avère donc un support riche pour mettre au travail la proposition de «scène S.D.F.» que j'énonçais, au regard de la clinique, au début de cet article. D'autre part, la problématique des fantasmes originaires permettra peut-être d'ouvrir certaines perspectives et de mieux saisir le lien à la perte que les sujets S.D.F. mettent en scène en pratiquant la manche.

Grégory CHARRETON

Doctorant en psychologie et
psychopathologie clinique
Allocataire - moniteur au C.R.P.P.C.



¹«Notre vie est trop lourde, elle nous inflige trop de peines, de déceptions, de tâches insolubles pour la supporter et nous ne pouvons nous passer de sédatifs (...). D'abord, de fortes diversions qui nous permettent de considérer notre propre misère comme peu de choses, puis des satisfactions substitutives qui l'amoindrissent, enfin des stupéfiants qui nous y rendent insensibles (...). Et c'est encore une diversion semblable que le travail scientifique»

Bien souvent, le thème d'une recherche est le fruit d'une rencontre, rencontre qui nous a interpellés, parfois même séduits ou fascinés, en ce qu'elle vient réanimer une part intime de soi, de sa propre histoire, mais qui, dans un premier temps -et certainement par bienveillance- résiste à se dévoiler.

S'aventurer dans une recherche me paraît aussi supposer se risquer à aller à la recherche de quelque chose de soi, en tout cas de quelque chose qui est déjà là en soi, peut être jusque là endormi au sein de l'inconscient, mais tout proche de l'éveil aussitôt que le processus heuristique apparaît. En ce sens toute recherche a un sens. Si sa visée est de créer du sens -le sens de son objet-, elle est aussi créatrice du sens de soi et flirte avec la sublimation, la symbolisation. La recherche est alors, me semble-t-il, à l'image du «trouvé-crée» : elle s'origine dans ce qui sommeille en soi, autrement dit elle vient «trouver» quelque chose en souffrance de sens en soi qui, comme par magie, se réveille au fur et à mesure que la recherche « crée » le sens de son objet; et c'est parce que la recherche nous agit intérieurement que le sens de son objet pourra advenir...

Au regard des propos de FREUD¹ cités en épigraphe, les traumatismes que la vie inflige entraînent l'homme, «artiste de lui-même», comme le définit Joyce MC DOUGALL, à la recherche de diversions qui tendent à soulager ses peines. Telle serait, selon FREUD, la finalité de l'activité scientifique. S'aventurer dans le monde de la recherche c'est alors, me semble-t-il, rencontrer, ou plus justement rencontrer à nouveau, cette «inquiétante étrangeté» qui accompagne le traumatisme. «Épouser» le travail scientifique ne viendrait-il pas, en ce sens, mettre en lumière un destin particulier du traumatisme ? Effet «positif du traumatisme» tel que le définit FREUD (1930) qui constituerait une tentative pour remettre le traumatisme en valeur ? Destin du traumatisme d'autant plus particulier qu'il est emprunt de subjectivité et se fait alors «étrange familiarité» ?

Car en effet, la recherche déguise et travestit... elle apparaît déjà, avant tout, tel un divertissement au sens pascalien du terme, qui nous permet d'oublier le temps qui passe et les blessures qu'il réveille, le temps et soi-même, comme «encapsulé» dans notre objet de recherche, comme retiré autistiquement du monde alentour, fuyant les «trous noirs» de notre psyché. Dès

lors l'objet n'est qu'apparence et illusion mais illusion créatrice. Car justement la recherche en créant le sens de son objet vient re-crée quelque chose de soi, de notre lien au monde externe et de notre lien à notre propre monde interne. C'est construire, au sens de «Construction dans l'analyse», reconstruire et donc faire advenir un lien là où «il aurait été utile que quelque chose se passe», là où le sens est pour le moins insuffisamment advenu.

Ainsi, le chercheur se divertit, il joue à construire des théories comme souffrant de réminiscences de ses «théories infantiles». La recherche est alors aussi ce plaisir retrouvé de l'enfance, s'apparentant à un jeu -un jeu venu justement du fond de l'enfance- un jeu avec la pensée, un jeu avec sa propre histoire, que reflète le thème choisi, à l'image d'un enfant qui se réfléchit dans le miroir maternel.

Telle me paraît être aussi l'essence de l'humour, et c'est ce que ma recherche s'essaye à mettre en travail... mettre en travail l'humour en ce qu'il peut apparaître comme un destin possible des aléas traumatiques précoces qui mettent en souffrance les processus psychiques. Et plus précisément j'entends l'humour comme s'originant dans une reprise de soi à soi puis dans l'après coup d'une reprise ludique de quelque chose qui s'est produit ou non au sein de «la théâtralité affective» des échanges avec le miroir maternel, comme une reprise de ce qui en est fait. Ainsi, la «Naissance à l'humour» témoigne d'une manière particulière de naître à son rapport au traumatisme, de naître à la symbolisation.

S'aventurer dans une recherche sur l'humour me semble alors interpellé «une position méta» quant à la question du destin du traumatisme et plus particulièrement quant à la question de la sublimation et de la symbolisation : une telle recherche, plus que de pénétrer activement son objet, vient se refléter en miroir dans son objet, à l'image d'un bébé qui se réfléchit dans les «yeux miroirs» de sa mère.

L'humour est ce qui permet de jouer avec soi, avec la souffrance, de rire de soi. Et ce jeu n'est pas sans nous rappeler celui qui se déroulent dans l'espace thérapeutique au sens de WINNICOTT (1971), cet espace où «deux personnes sont en train de jouer».

*Allocataire de recherche-Monitrice, Centre de recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique, Université Lumière LYON II

En effet, l'humour et le processus thérapeutique semblent participer d'une même essence, «le sens de l'humour étant la marque d'une certaine liberté : l'inverse de la rigidité des défenses caractéristiques de la maladie» (WINNICOTT, 1971). Cette liberté de circulation au sein de l'appareil psychique, cette «illusion» de liberté n'est-elle pas justement ce qui donne à l'humour ce « quelque chose de sublime et d'élévé » (FREUD, 1928), réconfortant pour le Moi ? Et n'est-ce pas cette liberté là vers laquelle tend le processus thérapeutique, qui se propose d'offrir ce détachement ludique qui permet, à l'image de la bobine, d'envoyer l'analyste au loin pour jouer avec soi-même, avec la pensée et le langage après avoir appris à jouer avec l'analyste, pour jouer seul en présence de ses traumatismes ?

A l'image du processus thérapeutique l'humour n'est-il pas alors comme la recherche un divertissement qui nous permet de soulager «les misères de la vie affective» (FREUD, 1928) ? Destin particulier du traumatisme lorsqu'il prend la couleur de l'activité scientifique ou de l'humour ? On peut les considérer comme une tentatives de mise en valeur du traumatisme en y instaurant un espace où jouer : jeu avec la réalité des mots, des pensées qui déguise le jeu interne avec la pulsion, les désirs, les fantasmes ; un espace transitionnel là où le «collapsus topique» (C. JANIN, 1996) est peut-être advenu, espace transitionnel qui offre un jeu de soi à soi avec le traumatisme.

Ainsi, l'activité scientifique et l'humour nourrissent la terre fertile de la symbolisation. Symbolisations réussies sans illusion, ou plus justement signes de symbolisation réussie. L'humour et la recherche tout comme le processus thérapeutique apparaissent avec le désir de reconnaissance de la vérité sur soi, permettant de percevoir un certain sens de la relativité, celui même que l'analyse tend à procurer. Les destins du traumatisme, qu'ils prennent la couleur de l'activité scientifique ou de l'humour, conduisent toujours à transformer la souffrance en offrant ce nouveau regard sur la réalité, un regard différent sur une réalité en souffrance, à l'image de l'analyse qui nous suggère cette si belle, mais parfois si douloureuse, il est vrai, invitation à promener notre regard dans une direction qui rend l'inacceptable acceptable. C'est de jouer dont il s'agit tel l'enfant qui à travers le jeu comme le définit FREUD (1908) «arrange les choses de son monde suivant un ordre nouveau à sa convenance» aboutissant ainsi à la création d'un monde nouveau, tel que l'offre l'humour en

s'exclamant : «Regardes, voilà donc le monde qui paraît si dangereux. Un jeu d'enfant, tout juste bon à faire l'objet d'une plaisanterie !» (FREUD, 1928)

Le renoncement qu'implique une telle démarche semble plus proche du troc que du deuil se référant à la sagesse freudienne, tel qu'en parle FREUD, lorsqu'il réduit le travail de deuil à un procédé de troc.

Si l'humour et la recherche nous permettent de « troquer » notre souffrance contre un gain de plaisir, il en est de même pour l'analyse qui nous ouvre le chemin en direction d'un certain sens des repères du vrai, de la beauté et de la sagesse, et comme le souligne J. FAVEZ (1976), un certain sens de la grandeur et de la petitesse...parfois petitesse des grands, grandeur des petits. » Sublimations sans illusion que sont la psychanalyse, la recherche et l'humour, sublimations dépourvues de cette illusion d'être tout puissant à laquelle on se raccroche pour fuir le désespoir comme on se raccroche à la pensée fétichiste qui fertilise les terrains qu'elle rencontre, et qui s'oppose à l'illusion créatrice que déploie la transitionnalité. L'humour, la recherche et la psychanalyse, me semble-t-il, nous permettent le troc d'une illusion aliénante contre une illusion créatrice. Et la perte de ces illusions aliénantes est ce qui nous permet de grandir, car comme le formule WINNICOTT (1971) «grandir c'est perdre ses illusions». Victoire sur soi-même que reflètent l'humour, la recherche et la psychanalyse. Mais si le narcissisme est en jeu, est-ce pour autant «une manière de triompher narcissiquement des misères de la vie affective», tel que le conçoit Freud au sujet de l'humour ? L'humour n'est-ce pas plutôt «une manifestation de la générosité», comme le conçoit C. BOBIN (1993) ?

Ces processus sont comme des constructions de concrétions perlées qui s'essayaient à symboliser un «grain de sable» ? Et derrière chaque grain de sable, une perle potentielle attend d'advenir.

Mais «la perle humour», « qui permet à l'homme de disposer d'un des grands moyens de faire façon de nos conflits et de nos faiblesses » est un « don rare et précieux ...» (FREUD, 1928) Pourquoi si rare et si précieux ? Peut-être que trop peu savent jouer ou prennent le jeu trop au sérieux, endormant l'enfant joueur qui est en soi pour ne réveiller que la toute-puissance narcissique infantile. Ne s'agirait-il pas alors dans ce cas de «triomphe narcissique» plus que de victoire sur soi ?

Bibliographie :

- BOBIN C., 1993, *L'éloignement du monde*.
FAVEZ G., 1976, «Nous psychanalystes : plaidoyer pour l'humour» in FAVEZ G. et coll. *Etre psychanalyste*, Paris, Dunod.
FREUD S., 1908, «Le créateur littéraire et la fantaisie» in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard 1985.
FREUD S., 1928, «L'humour» in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.
FREUD S., 1930, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.
FREUD S., 1939, *Moïse et le Monothéisme*, Paris, Gallimard, 1948
JANIN C., 1996, *Figures et destins du traumatisme*, Paris.
Mac DOUGALL, J., 1982, *Théâtres du Je*, Paris, Gallimard, 1989.
WINNICOTT, 1971, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

MARIE-ANGE PÉRIÉ

Allocataire de recherche-Monitrice
Centre de recherche en Psychopathologie et
Psychologie Clinique
Université Lumière LYON II

CANAL Psy



Institut de Psychologie
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex
Tél. 04.78.77.24.54.
Fax 04.78.77.43.46.
e-mail :

Noelle.Dadamo@etu.univ-lyon2.fr
Max.Pavoux@etu.univ-lyon2.fr

Site WEB Canal Psy :
<http://nte.univ-lyon2.fr/canalpsy>

CANAL Psy

Institut de Psychologie
Université Lumière Lyon II
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex

Je m'abonne à Canal Psy, pour un an
(5 numéros) à partir du mois de

.....200.....

et retourne ce bulletin accompagné
d'un chèque de :

o 15,24 € étudiants Lyon II

o 20,58 € professionnels

o Commande de Numéros :

N° :(Coûts ci-contre)

libellé à l'ordre de l'Agent Comptable
de l'Université Lumière Lyon II.

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

.....

.....

Tél :

Qualité (étudiant en ou profession) :

.....

(merci de joindre le cas échéant
une photocopie de la carte
d'étudiant.)

Les anciens numéros

N° 45 – Octobre – Novembre 2000

Dossier : Être psychologue dans le champ criminologique

- ◆ École de police, exemple de l'École Nationale Supérieure de la Police, par Chantal LAMOTHE
- ◆ Ni pour les uns, ni pour les autres, par É. LECLERC
- ◆ Ruptures et retour du clivé - « Enfermement » somatique et souffrance carcérale, par É. LECLERC
- ◆ Le rôle de l'expert dans les situations d'inceste, par Maurice BERGER

Interview

Chômage et travail social en Pologne et en France,
L'institutionnalisation, Odile CARRÉ

Hommage

Quand la plume glisse... Pour Odile CARRÉ, par
Annik HOUEL et Nadine DECOURT.



N° 46 – Décembre – Janvier 2000/2001

Dossier : Histoire d'amour

- ◆ Amour et adultère, Mariage et divorce par Annik HOUEL
- ◆ L'amoureuse et le comédien ou la sincérité par Jean VERDEIL
- ◆ Des masques pour le dire: Le Rêve Éveillé Analytique par Bénédicte BERRUYER

Hommage à Paul FUSTIER

- ◆ Salut mon pote.... par Alain Noël HENRI

N° 47 - Février - Mars 2001

Dossier : L'émotion

- ◆ L'affect en psychosomatique par Gérard BROYER
- ◆ Affect, émotion et mémoire à long terme : un aperçu des travaux en psychologie cognitive par Rémi VERSACE et Catherine PADOVAN
- ◆ «Sommes nous des serpents froids ?» par Patrick SHARNITZKY

Interview

Colloque : «Le sentiment amoureux» par M. CORNATON

N° 48 - Avril - Mai 2001

Dossier : L'espace

- ◆ Écritures de la Psychose par Bernard CADOUX
- ◆ Le double, un organisateur de l'espace psychique par Olivier MOYANO
- ◆ L'inconscient à la crèche par Denis MELLIER

Echo

Etude sur la violence faite aux femmes par A. HOUEL

N° 49 - Juin - Juillet 2001

Dossier : Les étudiants en psychologie

- ◆ Les fonctions transformationnelles du stage de Maîtrise en Psychologie Clinique par Bernard DUEZ
- ◆ Des psychologues stagiaires à Santé Mentale et Communautés par Dominique MURBACH et José PEDRALVA DA SILVA
- ◆ Les débouchés du D.E.S.S de Psychologie du travail par Michèle GROSJEAN

Interview

Alain FERRANT parle de son livre : «Pulsions et liens d'emprise».

N° 50 - Octobre - Novembre 2001

Dossier : Psychologie et Politique

- ◆ Le risque de l'étranger. Réflexions sur la folie, l'ordre et la méthode par Jean Ménéchal
- ◆ La psychologie politique : le retour d'une discipline inattendue par Alexandre DORNA
- ◆ Interview de Norman DUNCAN Professeur Chercheur à l'Université de Venda en Afrique du Sud
- ◆ Une suite aux Etats Généraux de la Psychologie? ou « la psychologie, une vieille dame indigne ». par Christine JAKUBOWICZ

N° 51 - Décembre - Janvier 2001/2001

Dossier : La Psychologie: des contextes, des pratiques

Numéro Spécial réalisé par Annick RIVET et

Patricia MERCADER

Directeur de la publication : Gilbert PUECH, Président de l'Université – Directeur délégué : Albert CICCONE

Rédaction : Noëlle D'ADAMO – Illustrations : Frédéric MORIN

Conception et réalisation : Max PAVOUX

Font partie du comité de lecture les enseignants élus au conseil du Département.

Journal édité par l'Institut de Psychologie – Département Formation en Situation Professionnelle

Imprimé par l'imprimerie Caussanel (Bron)

ISSN 1253-9392 – Commission paritaire n° 3088 ADEP

Canal psy est en vente dans les secrétariats de psychologie

A Bron : Canal psy (salle 29 K le mardi), 3ème cycle (126 K), C.R.P.P.C (134 K)

En centre ville : F.P.P. (salle 116 D, 16 quai C. Bernard, Lyon 7ème)

Prix des numéros :

- de 1 à 19 : 1,52 €
- de 20 à 39 : 2,29 €
- à partir de 40 : 3,05 €

Frais de port :

- 1 à 2 numéros : 1,02 €
- 3 à 5 numéros : 1,75 €
- 6 numéros et plus : 2,44 €

La liste exhaustive des numéros parus est disponible sur simple demande.